

## **Éveil des ressouvenirs et rôle de l'intersubjectivité**

Éléments de compte-rendu de l'université d'été du GREX, Saint Eble 2004

Pierre Vermersch<sup>2</sup>

L'université d'été 2004 s'est déroulée du mercredi 25 août à dix heures au vendredi 27 à seize heures. Le tout précédé le mardi soir d'un accueil convivial de tous les participants et d'un apéritif dînatoire. Comme chaque année un thème de travail avait été préparé, que j'ai intitulé "Éveil des ressouvenirs et rôle modulateur de l'intersubjectivité dans cet éveil".

### **Le thème**

Ce thème est inspiré par deux fils conducteurs. Le premier est celui du travail d'approfondissement théorique de l'hiver 2003/2004 sur "La théorie de la mémoire chez Husserl". En particulier la mémoire comme ressouvenir, c'est-à-dire comme mode d'accès au passé sur le mode d'un remplissement intuitif au sens husserlien du terme, mode d'accès qui recoupe beaucoup le sens de la mémoire d'évocation. Cette mémoire est la base du travail en entretien d'explicitation. Elle est auto biographique, donc tissée de tous les événements et contextes du moment vécu qui sert de référence à l'entretien, et ces vécus se redonnent avec leur sensorialité, avec leur sens d'avoir été vécu et d'être à nouveau éveillés dans leur teneur de vie, d'appartenance à ma subjectivité dans toutes les dimensions possibles de cette dernière. Perfectionner la prise en compte de ce premier aspect est un enjeu important du recueil de données de verbalisation relatives à la description de vécu passé comme nous le faisons dans l'entretien d'explicitation. Le second fil que nous suivons est plus déterminé par les universités d'été précédentes. Celles-ci se sont essayées à répondre à des questions autour de l'adressage : en quoi consiste la différence d'adressages mobilisés par l'entretien d'explicitation, par exemple dans le compte rendu, la narration auto biographique etc. Puis l'an dernier, la tentative de répondre à la question : "A quoi est-ce que je reconnais que je suis bien accompagné par l'intervieweur ?" ou la question symétrique "Comment sais-je que j'accompagne bien la personne que j'interviewe ?". A chaque fois, nous avons rencontré la nécessité de mieux appréhender les différentes facettes de l'intersubjectivité, nous nous sommes confrontés à la difficulté à inventer des catégories descriptives pour saisir les nuances de la relation telles que l'interviewé les perçoit, les sent. Comme on le verra dans la suite du compte rendu, cet été nous avons encore avancé dans nos réponses aux questions que nous nous étions posées sur l'intersubjectivité il y a deux ans ou plus.

De plus, pendant l'année 2003-2004 j'avais pu constater en conduisant de nombreux entretiens de recherche, à quel point l'accompagnement vers l'éveil du ressouvenir, la mise en évocation, était et restait fragile dans certains cas. Des témoignages et des questions de plusieurs chercheurs et thésards allaient dans le même sens. Ils rencontraient quelquefois des difficultés à solliciter l'acte d'évocation, avec l'impression que le type de relation sociale attendu par l'interviewé conditionnait la réception des propositions de guidage dans un sens non congruent. Par exemple, le fait d'aller questionner un collègue pour un enseignant d'EPS, induisait pour l'interviewé un style de relation, de conversation, qui ne se laissait pas déplacer vers la position de parole incarnée, position en partie contradictoire avec le maintien d'une relation collégiale classique. Il m'a donc semblé intéressant de chercher à mieux cerner les dimensions relationnelles, intersubjectives, susceptibles d'avoir un effet modulateur (facilitateur, inhibiteur) sur le consentement au geste de "visée à vide"<sup>3</sup> propre à ce type de mémoire, sur le cheminement dans le remplissement de cette visée vers l'éveil de plus en plus plein du ressouvenir, sur la confiance, la certitude, que me procure ce remplissement quant au fait qu'il relève bien de mon vécu (et non de mon imagination) et qu'il est bien indexé sur une situation vécue singulière sans "bigarrage" des souvenirs, sans confusion des sources qui pourraient me conduire à superposer des souvenirs analogues sans m'en apercevoir (Husserl 1998) et (Vermersch, P 2004; Vermersch, P. 2004).

<sup>2</sup> Avec l'aide de plusieurs relectrices et commentatrices. Merci.

<sup>3</sup> Je rappelle que ce terme de "visée à vide" vient de la phénoménologie de Husserl, et convient particulièrement bien à la mémoire auto biographique, puisque je puis me donner le but de me rappeler ce que j'ai fait dimanche matin à dix heures, sans pour autant qu'il ne me revienne aucun souvenir de ce moment, et avec la croyance que j'ai tout oublié d'un tel moment, pourtant j'ai la certitude d'avoir vécu dimanche matin. Je peux donc le viser comme ressouvenir possible, alors qu'il est encore vide de tout vécu ressouvenu, sinon qu'il a existé. S'il a existé, je peux donc le viser comme ressouvenir possible, alors qu'il est encore vide de remplissement.

La difficulté de méthode que l'on pouvait prévoir et que nous avons rencontrée, tiens au fait que lorsqu'on cherche à croiser deux thèmes, on a toujours tendance à privilégier les thèmes séparés ou à ne s'occuper que de leur relation au détriment de l'analyse des constituants de la relation. C'est bien ce que nous avons rencontré et les témoignages du travail des sous groupes le manifesteront dans la mesure où l'analyse de l'intersubjectivité sera le plus souvent dominante avec des rattachements a posteriori au ressouvenir.

### **La méthode de travail**

La méthode de travail a été modifiée cette année par rapport à ce que nous faisons précédemment de manière assez constante. Rappelez-vous que nous procédions en plusieurs étapes : tout d'abord une phase en grand groupe que l'on pouvait nommer "remplissement conceptuel". C'est-à-dire une phase où nous échangeons à partir du thème sur notre compréhension intellectuelle, théorique, où nous faisons le tour de nos connaissances sur le sujet, des références bibliographiques qui nous semblaient pertinentes. Tout cela dans le but de clarifier le thème et de mobiliser toutes les ressources théoriques du groupe. Puis une seconde phase individuelle où chacun cherchait dans son propre vécu des exemples où il avait rencontré ce thème dans sa propre expérience. Phase que l'on peut nommer remplissement "expérientiel", dans le sens d'une mise en relation délibérée entre l'expression conceptuelle du thème et le vécu de chacun. Les résultats de cette seconde phase individuelle étaient partagés en grand groupe dans une troisième phase de délimitation d'un programme de recherche psycho phénoménologique cherchant à cerner le thème en tant qu'il pouvait être l'objet d'une expérience vécue provoquée ou invoquée. Généralement après cette phase, nous nous séparions en petits groupes de quatre ou cinq co-chercheurs, avec la plus grande liberté d'organisation du travail. Généralement le travail s'organisait en entretiens visant à approfondir le vécu étudié à l'aide de l'entretien d'explicitation. Souvent les entretiens étaient enregistrés pour être exploités plus tard. Cette phase de travail en petits groupe était entrecoupée de restitutions de l'état des travaux en grand groupe. Finalement dans les limites des trois jours, nous avons une première phase de synthèse en grand groupe où chaque sous groupe faisait état de son travail. Cette dernière phase était généralement la plus riche en invention catégorielle pour décrire les types de vécus que nous avons pris pour thème. Quand les matériaux étaient particulièrement riches et que l'un ou l'autre d'entre nous était disponible, les entretiens et les matériaux catégoriels étaient élaborés plus avant, quelquefois à l'échelle de plusieurs années de travail. Le plus souvent les résultats élaborés lors des trois jours de l'université d'été étaient simplement intégrés dans notre vision de l'entretien d'explicitation, et modifiaient nos pratiques et nos points de vue en faisant évoluer l'aide à l'explicitation.

J'ai ressenti le besoin de rappeler la méthode que nous avons beaucoup utilisée et lentement mise au point au fil des années pour aider à la perception du contraste que suscite la méthode de cette année.

La méthode décrite précédemment avaient de nombreux avantages, mais elle était peut-être trop orientée par une pratique de chercheur. Par exemple, en procédant suivant ces étapes les temps consacrés à la pratique de l'entretien d'explicitation étaient limités. En conséquence, la plupart d'entre nous n'avaient l'occasion de faire qu'un seul entretien et encore soit dans la position d'interviewé soit dans celle d'intervieweur, ce qui était peu et assez frustrant pour tout ceux qui avaient peu l'occasion de conduire des entretiens pendant l'année et encore moins de se livrer aux délices de l'évocation en étant interviewé. Aussi, en même temps que je préparais la formulation du thème de cet été, j'ai pensé qu'il fallait se donner les moyens de faire beaucoup plus d'expérientiel, qu'il fallait que chacun soit beaucoup plus acteur comme interviewé et intervieweur que les années précédentes. Ainsi, dans tous les cas aurions-nous l'occasion de nous exercer et de revisiter l'évocation comme geste intime.

La proposition de méthode a donc été la suivante :

D'abord, une fois le thème présenté et un peu discuté (1h 30 de remplissement conceptuel), se diviser en deux groupes (en l'occurrence deux fois huit), et dans un premier temps chaque groupe n'occupe qu'un seul rôle, par exemple le groupe I est exclusivement composé d'interviewés, le groupe II d'intervieweurs. Chaque membre du groupe I est interviewé trois fois par des intervieweurs différents à chaque fois, et de manière symétrique -mais je le souligne- chaque membre du groupe II va s'exercer à conduire un entretien d'explicitation trois fois de suite avec un interviewé différent à chaque fois. Au total, rien que dans cette phase chaque participant aura vécu de manière active six entretiens, trois comme interviewé, trois comme intervieweurs. Ce qui est beaucoup plus que tout ce que nous avons fait les années précédentes et pouvait satisfaire même ceux qui n'ont pas beaucoup d'intérêt pour l'aspect recherche et qui souhaitaient prioritairement s'exercer.

Chaque entretien se termine sans qu'il y ait d'échanges ni de commentaires entre interviewé et intervieweur sur ce qui vient de se dérouler (mais de nombreux messages, en réaction à la diffusion du brouillon de ce compte rendu, me signalent que cette consigne n'a pas été suivie de façon stricte). L'intention étant de garder chaque expérience la plus pure possible pour que chacun puisse s'y rapporter plus tard avec le minimum d'interférence issue de commentaires, de justifications ou d'appréciations. Quand l'entretien est déclaré fini, les protagonistes se séparent (c'est-à-dire qu'ils ne restent pas du tout côte à côte, mais changent de lieux) et prennent une dizaine de minutes pour noter le déroulement de l'entretien selon leur point de vue, et les points qui semblent pertinents au thème étudié. L'écriture avait pour but de noter à chaud les impressions les plus saillantes, mais aussi de se confronter au passage difficile du vécu à sa conceptualisation sous le point de vue du thème étudié. Conceptualisation voulant dire essentiellement élaboration des catégories descriptives que chacun pouvait mobiliser pour analyser son expérience en relation avec le thème visé, et ses différentes composantes (ressouvenir, intersubjectivité, relation éventuelle entre les deux). Voici par exemple, notées par Armelle Ballas les questions recensées pendant le « remplissage conceptuel » :

Trois axes :

- Ce que je fais avec moi-même : De quoi j'ai besoin pour me ressouvenir ? Qu'est-ce que je me fais pour accéder à l'évocation (ressouvenir) ? Qu'est-ce qui se passe de moi à moi dans la relation à l'autre ? Comment je m'installe en tant qu'interviewé ? Que devient mon attention dans la visée à vide ? D'où je fais attention ? Ai-je besoin de temps pour apprivoiser le contact à l'expérience à soi ? Pour apprivoiser le contenu qui me vient ? Qu'est-ce qui a favorisé le « lâcher prise » ?

- L'autre selon moi : Ce que je projette, ce que j'attends de B (l'intervieweur), ce que je fais avec ce qu'il me fait, comment ça m'affecte : Qu'est-ce qui m'aide pour aller en évocation ? qu'est-ce que j'accepte de B ? qu'est-ce que j'attends de B ? Quand je suis d'accord, avec quoi et avec qui je suis d'accord ? je suis d'accord pour quoi ? je suis d'accord sur quel comment ? Quand je suis prêt (près ?!) je suis prêt à quoi, je suis près de quoi ? Quelle proximité physique m'est nécessaire pour accéder au ressouvenir ? A quoi j'ai renoncé dans la relation à l'autre pour pouvoir « m'absorber » ? Comment y a-t-il éveil de ce moment là ? Comment y a-t-il « visée à vide » ? Comment y a-t-il choix de cette visée à vide ?

Comment le contexte m'affecte : ...) Il n'y a pas d'échange de rôle au sein de chaque binôme, avec l'idée de minimiser les effets de transfert et contre transfert. Dans la séquence expérientielle, chaque interviewé rencontrera à chaque fois un nouvel intervieweur, et quand il sera lui-même intervieweur, il ne prendra pas un de ses trois intervieweurs précédents comme interviewé. Cela permet donc de faire six rencontres différentes, six relations différentes, six climats intersubjectifs variés.

Afin de faciliter la visée de trois situations différentes à évoquer successivement lors de trois interviews se succédant dans la même demi journée, il a été proposé de viser des situations récentes portant sur un "moment" vécu "intéressant" pour l'interviewé (moment de rencontre remarquable pendant l'été par exemple, ou bien arrivée à une étape nouvelle lors d'un voyage, événement inhabituel ou marquant lors d'un stage etc.) En plus de la verbalisation classique de l'aspect chronologique séquentiel de la description du vécu, la proposition était d'explorer les différentes couches de vécu simultanées : les activités intellectuelles, (pensée, verbalisation interne, souvenir, raisonnement) ; les activités sensorielles correspondant à chaque canaux ; les aspects corporels, (mimique, posture, geste, mouvement); les aspects relatifs à l'état interne, (valence, émotions, tension/détente, qualité de l'énergie).

Le dispositif a globalement bien fonctionné, à quelques exceptions près : soit qu'un entretien ait dépassé l'horaire prévu (30 minute maximum) ou que le binôme ne se soit pas séparé et qu'il ait entrepris une activité de commentaire, dont on sait qu'elle ne s'interrompt pas facilement une fois commencée. De ce fait deux interviewés sur huit n'ont fait que deux entretiens au lieu des trois prévus.

*Témoignage.*

*Avoir vécu trois entretiens successivement comme interviewé a été pour moi un délice, en particulier parce qu'à chaque fois j'ai choisi d'évoquer un moment (différent) sur lequel je souhaitais revenir en détail pour mieux le goûter, l'apprécier, le chérir, et ainsi me l'approprier avec plus d'intensité et en dégager des couches de sens qui ne m'étaient pas apparues de manière réflexivement consciente au moment où je vivais ces situations. De plus, j'ai été à chaque fois bien accompagné de telle manière que j'ai été vraiment en évocation et que j'ai découvert des aspects de mes vécus qui m'ont été précieux. Je n'ai pas noté de fatigue particulière, ni de lassitude. A vrai dire j'aurais bien continué... dans la mesure où l'été a été riche en événements marquants!*

*Comme intervieweur, il m'a semblé que cela me coûtait un peu plus, surtout pour le dernier entretien. J'en aurais fait volontiers d'autres, mais le lendemain. En fait j'aurais aimé être interviewé par chacun et interviewer chaque membre du groupe, comme manière privilégiée de se rencontrer sans pour autant avoir une discussion ou une conversation.*

*Comme intervieweur, j'ai été très soigneux dans la manière de mettre en place l'amorçage de la "visée à vide" chez l'interviewé, le suivi du remplissement, qui ne s'est pas toujours opéré facilement. Du coup, j'ai donné beaucoup d'attention au renouvellement du contrat de communication, de telle manière que sans cesse je donnais à l'interviewé la responsabilité du choix qu'il opérerait ou non vers la sélection d'un vécu de référence plutôt qu'un autre, d'un approfondissement d'un point particulier, de sa reprise ou de la poursuite vers l'instant suivant. C'est une des premières contribution du thème que de m'avoir sollicité vers la multiplication du contrat de communication. En effet, un des rôles essentiels du contrat de communication, tel que l'entretien d'explicitation l'a défini, est de solliciter et de rechercher le consentement de l'autre. Consentement à viser un passé spécifié qui n'est pas immédiatement disponible et demande un effort particulier pour être présentifié sur un mode évocatif.*

Cette phase intensive d'interview nous a occupé un peu moins de deux demi-journées.

Entre les deux, à la fin des séries de trois entretiens, chaque sous-groupe a pris environ une heure trente (beaucoup plus pour les I, me semble-t-il) pour partager les expériences vécues. De ce fait, dans un premier temps, à la fin de la première série de trois entretiens, un groupe a échangé sur le vécu d'avoir été interviewé, l'autre sur le vécu d'avoir interviewé. A la fin du second tour, c'est l'inverse qui s'est produit.

Plusieurs points nouveaux sont à souligner. D'une part nous nous sommes aperçus que les vécus en tant qu'interviewés étaient beaucoup plus intéressants (si l'on contraste les deux temps de mise en commun) que les vécus d'intervieweur. C'est compréhensible, dans la mesure où l'interviewé est au centre du dispositif, tout est fait pour qu'il puisse se ressouvenir d'un moment spécifié et verbaliser de manière descriptive ce vécu de référence, de plus à travers le vécu de l'interviewé on a accès aux actes de langage de l'intervieweur et de la manière dont l'interviewé les vit, alors que l'inverse n'est pas vrai. Le ressouvenir « appartient » à l'expérience des I et non à celle des II qui ne peuvent donc rien témoigner en termes de ressouvenir proprement dit. D'autre part, lorsque dans le feedback nous nous exprimions en tant qu'intervieweurs nous avions sans cesse besoin, de l'expérience de l'interviewé (alors que l'inverse n'est pas systématiquement vrai). Enfin, il y avait un confort extraordinaire à parler entre soi (I ou II) sans la présence des protagonistes, sans avoir à les protéger, à les défendre, à les accuser (ou à veiller aux formulations pour ne pas avoir l'air de les juger). Il est important de souligner que le contenu des échanges portait sur la conduite de l'entretien (V2) en structure et non sur le contenu de l'entretien (à propos du V1). Non seulement la dynamique interpersonnelle habituelle des feedbacks entre intervieweurs et interviewés n'était pas présente<sup>4</sup>, mais de plus, chacun ayant eu trois entretiens,

---

<sup>4</sup> Quelques jours après avoir écrit ce texte, je reçois par mail un long témoignage d'une des personnes que j'avais interviewé et qui avait rencontré avec surprise une immense émotion en réévoquant une situation d'arrivée au terme d'un voyage. Elle partage avec moi l'importance du contenu retrouvé et le sens que cela a de manière très forte pour elle. En lisant ce mail de partage entre interviewé vers l'intervieweur, je me rends compte qu'il y a un besoin qui est en suspens chez moi, celui de partager plus loin le sens du contenu de ce qui a été évoqué avec celui qui en a été témoin, qui a opéré la médiation d'accompagnement. Nous frustrer de l'humanité de ce partage dans le temps si limité du séminaire de Saint Eble était un bon choix et je le referais. Mais en être définitivement frustré est douloureux. Par méthode, nous avons opéré la réduction du contenu des entretiens, par humanité, il faudrait pour ceux qui le souhaitent avoir une possibilité d'échange pour laisser se faire cela même que nous avons cherché à éviter dans un premier temps. Pourtant, nous n'avons pas cherché à évoquer délibérément des situations particulièrement fortes ...

Voici la réponse à cette note : Voici Pierre comment je sens ce besoin.

D'abord en tant que A, j'ai senti ce besoin différemment dans les trois entretiens, moins à cause des personnes en B, je crois, que par ce qui a été l'objet de l'évocation. Dans un des ces entretiens, il y a eu en effet un besoin clair pour moi de partager au-delà de l'entretien lui-même. Je crois que ce qui fait que je ne l'ai pas fait sur place, est d'une part la nature du dispositif, où les six entretiens se déroulaient successivement. Ceci permettait de bien faire jouer le cadre de contraste, sans trop de mots, en vivant d'abord au premier niveau ces contrastes, en sacrifiant peut-être un peu d'humanité, mais sans plus. J'ai vécu cela avec sérénité.

Il y a d'autre part la question du temps, et de deux manières. Je ne crois d'abord pas qu'il me manquait de temps pour cela. Il y a, me semble-t-il, à St Eble plein de « petits et moyens moments » informels où il est possible de se glisser dans un échange humain post-entretien, Ceci est même davantage présent depuis que nous prenons les repas du soir sur place. L'autre volet en rapport avec le temps est le fait que c'était peut-être trop tôt pour partager avec mon interlocuteur en B sur le contenu intense de l'entretien. Avec la distance, le détachement de la saisie première de l'évocation, je me sens davantage prêt à le faire. En somme, ce besoin de partager au-delà des entretiens vécus en tant que A à St-Eble, entretiens dont la fonction pre-

les intervieweurs étaient anonymisés, chacun ayant été suffisamment absorbé par son propre processus pour ne pas avoir observé qui était avec qui. Cette anonymisation, a offert une très grande liberté d'échanges, puisqu'il n'y avait aucune précaution à prendre pour décrire ce que nous avons vécu C'est un dispositif de travail en groupe à retenir et à réutiliser en formation.

Une fois l'ensemble des entretiens réalisés, nous sommes restés séparés en deux sous-groupes, en conservant la répartition groupes I et II. La consigne était de travailler sur les expériences en tant qu'interviewés et essentiellement sous l'angle du thème de cette année, mais sans plus de consigne. Chaque sous-groupe a eu une démarche sensiblement différente, faite à la fois de témoignages de chacun des participants et de questionnements explicites réalisés librement par l'un ou l'autre au sein du groupe (la technique de l'entretien d'explicitation est encore mobilisée, mais sans entretien en tant que tel, de manière plus souple et plus limitée qu'un entretien proprement dit : passage d'échanges conceptuels à des mises en évocation de l'entretien et questionnement par plusieurs intervieweurs, par exemple).

Ce travail en deux groupes a fait l'objet d'une première session d'environ deux heures, suivie d'une mise en commun informative en grand groupe d'une heure, puis d'une seconde session de deux heures le lendemain, suivie d'une présentation synthétique (1h 30) des travaux de chaque groupe. Le premier groupe (I) organisant ses remarques autour de différents thèmes que je présenterai plus loin, le second groupe (II) présentant plutôt des tentatives de modélisation de l'articulation ressouvenir/intersubjectivité, qui seront présentées par ailleurs.

Les trois jours de travail se sont achevés la dernière après-midi par une séance de régulation d'une heure portant sur l'appréciation du dispositif mis en œuvre, l'intérêt que chacun avait trouvé à le vivre et les apports et difficultés rencontrés dans la visée du thème "ressouvenir et intersubjectivité". Le bilan global étant très positif de l'avis de tous, tout en étant réservé sur le degré d'approfondissement du thème auquel nous étions parvenu.

Si je résume : ce dispositif avait l'intention de privilégier l'expérientiel en multipliant les entretiens pour que chacun puisse beaucoup s'exercer, de limiter les effets transférentiels et contre transférentiels

mière est le soutien à la recherche, je l'éprouve vraiment dans certains cas, et je sais qu'il y des possibilités pour y donner suite. Je crois aussi que l'écriture à distance, dans le mode épistolaire, est aussi une belle manière de redonner vie aux fruits récoltés durant un entretien en tant que A. Le fruit est ce qui contient la semence, et l'écriture est aussi une belle manière d'accompagner son déploiement. Je veux aussi dire que mon besoin de revenir auprès de B, au sujet du contenu de l'entretien, est aussi un besoin de partager avec cette personne en particulier, au sujet de ma vie, et de nourrir la relation, avec cette personne.

En tant que B maintenant, je n'ai pas éprouvé ce besoin cette année. Peut-être ai-je manqué un peu de sensibilité à l'égard des deux personnes que j'ai accompagnées en tant que B. Je sais que j'étais plutôt centré sur moi le premier jour à St-Eble, étant habitué par un vécu intense précédent St-Eble. Une « partie de moi » n'est arrivé à St-Eble que le deuxième jour du séminaire. Je sais cependant que si la personne en position A m'approchait durant St-Eble ou qu'elle m'écrivait suite à notre entretien, je serais plus que disponible pour écouter, rétroagir, partager etc. J'en serais ravi je crois.

L'ambiance de St-Eble, comme je l'ai dit, me semble bien se prêter à des moments deux à deux en retrait, côté jardin. Dans la mise en place du dispositif de recherche, en début de session, on peut se rappeler que les entretiens ont la fonction première importante d'alimenter un travail de recherche, mais que ce sont aussi des entretiens bien réels, au sujet de situations de vie bien réelles, et qu'il est possible et tout à fait légitime d'avoir besoin d'un temps « informel » de partage post-entretien, et de ne pas s'en priver, au besoin.

Ta note Pierre m'a aussi interpellé sur un aspect de la méthode auquel je réfléchis depuis quelque temps. Dans ta note, tu écris: « Par méthode, nous avons opéré la réduction du contenu des entretiens, par humanité, il faudrait pour ceux qui le souhaitent avoir une possibilité d'échange pour laisser se faire cela même que nous avons cherché à éviter dans un premier temps ». Je pense qu'il est juste d'opérer cette mise entre parenthèses du contenu du vécu évoqué pour viser plus directement le thème et les sous-thèmes à l'étude. Mais pour moi la réduction est une étape d'une démarche qui comporte ultérieurement l'étape du retour à ce qui a été mis entre parenthèses. Cette remobilisation du vécu n'a pas alors simplement une fonction d'exemplification des thèmes, sous-thèmes. La référence explicite au vécu singulier est souvent ce qui donne du sens aux thèmes, sous-thèmes et catégories issues de l'étape de leur élaboration. On leur prête vie en quelque sorte et ils nous rejoignent dans nos vies.

On peut ainsi penser que la méthode de recherche dans les approches en première personne, comme celle de l'explicitation, celle mise en place à St Eble, fasse en sorte que le contenu soit pris en compte, côté jardin par humanité, mais peut-être aussi côté salle de travail. Si j'avais fait cela ici par exemple, ça aurait voulu dire dans le présent message de faire référence de manière explicite au vécu de cet entretien important vécu à St Eble cette année. Je ne l'ai pas fait, mais je crois que si je le faisais, ce que je viens d'écrire aurait encore plus de sens, pour moi et peut-être aussi pour vous.

Au plaisir de partager sur cette approche de méthode. Si tu le veux Pierre tu peux inclure ce texte dans ton compte-rendu ou à la suite de celui-ci, comme un autre témoignage de St-Eble.

occasionnant des commentaires et justification souvent inefficaces - quoique très plaisants- en séparant chaque expérience par le cloisonnement des binômes temporaires, et ce faisant chercher à favoriser les conditions éthiques permettant une libre parole en anonymisant les protagonistes de façon à qu'ils ne soient pas impliqués directement par les feedbacks ; enfin cette multiplicité d'expériences à la fois dans le changement de rôle, mais surtout par le fait d'être interviewé trois fois par des personnes différentes a permis de créer un cadre de contraste permettant de mieux saisir les points étudiés par la différence des vécus d'un entretien à l'autre.

Voici maintenant quelques éléments issus des travaux du sous-groupe I et organisés par thèmes.

### **Repères thématiques (issus principalement du sous-groupe I)**

#### ***1- S'absorber, comme repère intime évaluant la gradualité de l'évocation.***

Lors du tout début de nos échanges, dans la première demi-journée il y a eu un témoignage en tant qu'interviewé, d'une expérience ancienne où l'évocation avait été goûtée comme profonde, et s'accompagnant, en plus de l'évocation, d'au moins deux phénomènes. D'une part, la personne s'est rendu compte dans sa description d'après coup que la présence de l'ensemble du volume de la grande salle s'était assez rapidement estompé du focus de l'attention pour se limiter à la présence de l'autre et aux objets justes entourant (table, fauteuils). Puis se rétrécir à un tunnel prolongeant la direction de regard vers le sol, jusqu'à éliminer toute perception visuelle et tout intérêt pour l'environnement. Ce premier phénomène est donc un rétrécissement progressif de la fenêtre attentionnelle, passant de la fenêtre "salle" à une fenêtre "page" (Vermersch 2001; Vermersch 2002), et renvoyant au co-remarqué, puis à la marge, tout ce qui était présent au focus au début. D'autre part, un deuxième phénomène, concerne l'abolition progressive des préoccupations autres que celle de se rapporter au vécu passé. Les soucis, les interrogations, disparaissent dans la marge, on pourrait encore dire que leur mode d'actualité se modifie, devient moins prégnant, moins manifestement actif (mais bien sûr ils ne disparaissent pas dans leur puissance affectante globale, pas plus que l'environnement de la salle et des autres participants, mais il y a un changement de leur mode d'actualité cf. (Husserl 1950) le § 92). Il m'a alors semblé qu'il était intéressant d'introduire un concept qui vient plutôt de la description phénoménale des changements d'état dans la pratique de la méditation : absorption, le fait de s'absorber. Ce terme peut désigner plus largement les effets subjectifs de toute focalisation attentionnelle intense et soutenue, que ce soit en direction du monde intérieur ou sur un outil, une matière, un spectacle. S'absorber comme expérience de la réduction de la perception de l'espace péri corporel, comme désengagement dans les préoccupations autres que le revécu. Donc, pour ce qui concerne l'entretien d'explicitation, s'absorber, comme effet de l'engagement dans l'acte de revécu, excluant ou faisant reculer à la marge les co-visées, et visées attentionnelles secondaires.

Il est possible d'être absorbé dans une activité ou une direction d'attention de manière spontanée. Il est possible de solliciter ce mode d'activité focalisé, mais dans tous les cas cela suppose en contre partie un lâcher prise de l'intérêt au reste. Dans la relation d'entretien, cela suppose de se "désintéresser" de l'intervieweur ! A la fois, ce dernier est bien présent (dans la présence à l'autre), il est vécu comme utile, comme contenant, et surtout, quoi qu'il dise, il ne me dérange pas, je n'ai pas besoin de m'occuper de ses besoins, je peux rester centré –avec son aide, ses paroles- sur la présentification du passé. Quel paradoxe ! J'ai besoin de l'aide de l'autre pour m'absorber, et l'évocation approfondie du vécu passé, conduit à l'absorption dans l'activité d'évoquer, et ce faisant le mode d'adressage de ma verbalisation ne le vise pas, ne le prends pas directement en compte comme c'est le cas dans toutes les interactions verbales en face à face. Comment "expliquer" ce phénomène à ceux qui n'en n'ont pas l'expérience ? Il ne s'agit pas de nier l'interaction, la co-construction de l'échange, mais, parmi tous les modes de co-construction, il en est de plus ou moins orientés vers le contrôle du destinataire et les effets que l'on peut chercher à produire sur lui. Les narrations, les récits, les comptes-rendus, les exposés, les conversations, ... ont un mode d'adressage qui vise souvent à obtenir des réactions de l'autre, son rire, son intérêt, son approbation (sauf quand spontanément dans la mise en récit, le locuteur s'absorbe dans ce qu'il décrit et qu'il ne prête plus directement attention aux autres). Dans la conduite de l'entretien d'explicitation, le fait que l'interviewé soit engagé dans une direction d'activité tournée vers l'évocation du passé, non seulement l'absorbe dans cette activité, mais collatéralement le détourne de son environnement comme objet d'attention directe ou de préoccupation. Affirmer, qu'il soit en partie détourné de cet environnement n'implique pas de nier l'interaction avec l'autre, la sensibilité à l'autre, le sentiment de la présence de l'autre, l'effet de ses relances et l'effet de ce que l'interviewé dit sur l'intervieweur. Mais cette interaction, du fait de l'absorption dans l'évocation du passé, se fait sur un mode particulier,

inhabituel, en partie "désocialisé". L'interviewé en vient à se parler à lui-même en présence de l'autre. Et quand tout se passe bien, la présence de l'intervieweur est dans les co-remarqués du champ attentionnel ou à la marge. Il semble essentiel que l'interviewé n'ait pas besoin de tourner explicitement son attention (de prendre pour objet attentionnel) vers l'intervieweur, pas plus que vers quoi ou qui que ce soit de son environnement, dans la mesure où l'activité perceptive est antagoniste de l'activité évocative. S'occuper de l'autre, s'arrêter de s'occuper de soi, s'arrêter de viser son monde intérieur sur le mode du ressouvenir du vécu passé. On peut alors dire qu'une des compétences de l'intervieweur est de ne pas déranger son interviewé tout en le guidant par sa voix, ses relances, son accompagnement. On peut renverser la description, et dire qu'une des conditions de l'accès à la mémoire évocative est de se prêter au lâcher prise dont un des symptômes est le fait de s'absorber dans ce vécu passé pour le mettre en mots.

## **2- Repères sur les dimensions du sentiment d'être bien/mal accompagné.**

Témoignage en référence : *Un interviewé a noté que dans l'entretien, il lui avait manqué de sentir la présence physique de l'autre, qu'il s'était senti insuffisamment accompagné, ou avec un accompagnement manquant de fermeté. En particulier, dans le tout début de l'entretien alors que d'une part de nombreuses situations concurrentes et appartenant à la même "famille" d'événements se présentaient en foule, et que choisissant une de ces situations, il restait un trouble quant au lieu où cela s'était déroulé ?*

Un entretien improvisé s'est alors mis en place lors du feedback entre interviewés. Entretien qui a cherché à faire préciser ce que "présence physique" signifiait pour l'interviewé, à quoi il reconnaissait la présence ou le manque de présence physique de l'autre. Le développement du questionnement a conduit à distinguer plusieurs critères observés par l'interviewé, ou plutôt identifiés dans l'après coup lors de l'évocation de moments de l'entretien initial.

- le sentiment de la présence corporelle de l'autre de son adéquation, de son insuffisance ou absence. Il a semblé difficile de préciser à quels repères correspondait l'impression que le corps de l'autre était proche, vivant, présent mais pas trop, ou qu'au contraire il n'était pas ressenti comme présent, ou bien trop distant. Le critère de la distance spatiale tel que Hall l'a étudié (Hall 1959) ne semble pas pertinent dans ce cas là, dans la mesure où les distances étaient assez serrées (fauteuil tête-bêche et côte à côte) et que cependant l'interviewé vivait la situation avec le sentiment d'une faible présence corporelle de l'autre, comme si la voix qu'il entendait provenait d'une "source désincarnée".

- le sentiment que la voix de l'intervieweur accompagne, qu'elle me vise, qu'elle me touche, qu'elle s'intègre à mon monde intérieur.

- le sentiment que le rythme des interventions de l'autre n'est ni trop lâche, ni trop serré. C'est-à-dire que l'intervieweur ne me laisse pas parler tout seul, associer d'une idée à une autre, si c'est le cas alors l'accompagnement est vécu comme insuffisant. Mais il y a une idée de rythme qui est difficile à rendre sinon par métaphore : ainsi quand on danse l'accord entre guidé/guidant est non seulement une question de distance, mais de tempo ou de respiration. Dans le cas du vécu de l'entretien il me semble qu'il y a une analogie très forte.

- le fait que l'autre émette des petits bruits en écho à ce que je dis (fonction phatique du langage cf. par exemple (<http://wiki.artlibre.org/index.php/FonctionPhatique>) ou "hummologie" (de hum, hum)), qui m'indique qu'il est bien en phase avec ce que je décris, qu'il est présent, qu'il y réagit empathiquement. Son absence, dans l'entretien l'a fait vivre comme un accompagnement un peu froid, un peu distant, avec un sentiment de manque pour l'interviewé. Mais probablement, ce sentiment d'être accompagné, produit par ces onomatopées, hochements de tête, sourire, etc. ne correspond pas à un besoin également partagé par tous. Il faudrait donc explorer les différences individuelles.

## **3 - Motivation de l'explicitation comme facteur modulateur sensible de la qualité de l'entretien.**

Plusieurs intervieweurs ont signalés l'importance de la motivation attachée à la situation passée de référence pour la qualité du ressouvenir, importance pour l'engagement dans la visée vers le passé et l'attrait pour son revécu, mais aussi dans la facilité à accompagner celui qui évoque quelque chose qui l'intéresse. Mais je n'ai pas noté si des interviewés avaient témoigné de la même appréciation, s'ils avaient ressentis des difficultés ou des facilités à évoquer en fonction de leur propre intérêt à parler du vécu qu'ils avaient choisis d'évoquer. Il est possible que l'absence éventuelle de motivation et ses effets soit difficile à interpréter dans la mesure où nous étions en exercice, sans consigne, ni cadrage social qui ferait que nous répondions à un vrai besoin d'élucidation, comme ce peut être le cas par exemple dans un groupe d'analyse de pratique.

#### **4 - Déplacement du "centre attentionnel" comme condition du geste évocatif.**

Expérience en référence : *Lors de son premier entretien, alors que l'interviewé se sent tout à fait disponible et consentant à entrer en évocation d'un moment vécu passé qu'il a choisi, il est gêné par une quasi impossibilité d'effectuer le geste d'évocation. Il se vit comme "indisponible" non pas dans sa bonne volonté, mais dans le fait qu'il ne peut pas "physiquement" accomplir ce geste intérieur. Il décrit phénoménalement son état interne comme "speed", empli de préoccupations théoriques et organisationnelles, il vit le fait qu'il est dans sa tête, qu'elle lui semble opaque, non mobile ou mobilisable pour d'autres activités que de poursuivre des pensées rapides. Que toutes les sollicitations verbales qui lui sont adressées passent par la tête d'une manière inefficace, quoique tout à fait intelligible. Par analogie, s'il s'agissait de la sollicitation du corps et que le locuteur demanderait à l'autre "lève-toi", celui-ci pourrait vivre l'expérience d'être consentant, de vouloir ce lever, et de ne pas pouvoir le faire parce qu'il a des fourmis dans les jambes. Ici il s'agit de la sollicitation d'un acte cognitif, mais l'engagement de réalisation ne s'accomplit pas. Cet état présente une inertie, l'interviewé vit l'impossibilité, dans un premier temps, de le modifier pour passer à autre chose. Il exprime son besoin d'avoir été plus fermement accompagné.*

*Plus tard, par contraste avec un moment où le geste d'évocation est en place et où le remplissement s'opère, il décrira phénoménalement<sup>5</sup> sa tête comme ouverte, mobile, tranquille, ne faisant plus obstacle à l'accomplissement du geste d'évocation, et libre des préoccupations qui auparavant la remplissaient. Ce changement est encore vécu comme un changement du centre attentionnel, qui n'est plus situé dans la tête, mais est descendu plus bas au milieu de la poitrine plutôt au centre du torse (pas en avant ou en arrière du corps, mais dans le corps).*

Ce témoignage de déplacement du centre attentionnel a déjà été abondamment décrit par les sujets du travail de recherche de Claire Petitmengin sur l'expérience intuitive (Petitmengin 2001). Si je me réfère à mes expériences personnelle, il est aussi familier à tous les acteurs du travail corporel, qu'il soit sportif, théâtral, de danse, d'expression corporelle ou de psychothérapie émotionnelle. Le présupposé d'une telle description est qu'il existe quelque chose que l'on puisse identifier dans l'expérience subjective comme "centre attentionnel". Le terme semble utilisé comme étant un lieu corporel d'où émane le rayon attentionnel dirigé vers un objet attentionnel et non pas dans le sens d'une unité physiologique comme dans l'expression "centre nerveux" par exemple. La terminologie utilisée, reprise de Husserl (centre, rayon, visée, objet) est pétrie de métaphore spatiale. Ce qui n'est pas trop gênant quand l'acte principalement mobilisé est visuel, puisque cet acte s'accomplit dans l'espace, mais elle est déjà plus troublante pour le sens du goût et encore plus pour la proprioception ou le kinesthésique en général. Mais quand cela concerne un acte mental la métaphore spatiale semble rendre peu de services. Cependant, l'autorité de l'expérience phénoménale (j'ai vécu, ce que j'ai vécu, tel que je décris ce qui m'apparaît, nul ne peut me contredire sur ce point, même si l'interprétation de ce qui est décrit dans le langage de la physiologie, de la neuro physiologie ou de la psychologie pose problème. Principe général de l'incorrigibilité de l'expérience en première personne. Je rappelle cependant que ce principe n'exclut pas le perfectionnement, la fragmentation, la réduction des interprétations de toute description). Toujours est-il que le témoignage semble indiquer, de façon corroborée par plusieurs personnes, que l'acte de ressouvenir ne part pas d'un centre attentionnel qui serait vécu comme étant situé dans la tête, certains le situent dans la poitrine, voire plus précisément vers le cœur, vers le plexus solaire, plus ou moins au centre, ou en arrière, d'autres encore dans le ventre. Nous n'avons pas eu l'opportunité d'explorer le degré de généralité de cette observation auprès de l'ensemble des participants quoiqu'elle semble avoir reçu un écho positif. Nous n'avons pas non plus vérifié que chacun savait répondre à la question : "de quel point ou zone du corps émane ton attention ? ", ou bien "saurais-tu dire si ton attention te semble émaner d'un point particulier ?". Il s'agit là de questions à étudier si cela s'avère être éclairant à la levée d'obstacles pour l'accès évocatif.

#### **5 - Confiance et tolérance de l'interviewé vis-à-vis de l'intervieweur,**

Négociation avec soi-même, autonomisation des interviewés experts,

---

<sup>5</sup> J'utilise le mot "phénoménalement" pour caractériser la description de gestes mentaux, d'états internes, de modifications kinesthésiques, telle que la personne l'a vécu, selon elle. Ceci, pour bien signaler que toutes les métaphores utilisées dans la description, toutes les images et "comme si" ne prétendent pas inventer une nouvelle physiologie ou psychologie, mais sont la manière même dont cela apparaît à la personne, avec ses mots.



Un thème qui a émergé des expériences des deux groupes est celui de la confiance accordée à l'intervieweur par l'interviewé et de son rôle dans le fait de se laisser guider ou pas. Beaucoup semblent avoir témoigné, d'un préjugé positif ou négatif vis-à-vis de leur intervieweur, et d'une négociation interne sur le fait qu'il y avait ou non consentement à se laisser guider. Dans la même perspective chacun a exprimé des critères sur la marge de tolérance qu'il accordait aux "imperfections" des relances ou de l'accompagnement de l'intervieweur. Ces négociations intérieures peuvent aboutir à un abandon du but (je suis mal accompagné, et je renonce à atteindre l'évocation et la verbalisation de ce qui m'intéresse) ou à une prise d'autonomie (je me prends en charge et me dirige, à condition que l'autre ne me dérange pas trop). Cette dernière solution ne peut être le fait que d'interviewés eux-mêmes experts dans l'évocation et la description de leur vécu.

Le travail sur l'entretien mené avec Claudine (Vermersch 2003), nous avait montré que l'interviewée négociait avec elle-même les degrés et les zones de son consentement à être guidée, et les témoignages de cette année corroborent l'importance de ce thème. L'interviewé garde toujours une distance à son implication dans la situation d'entretien et c'est bien normal, comme le prenons-nous en compte dans notre accompagnement ? Pour le moment, ma meilleure réponse est l'attention que nous portons au contrat de communication.

#### **6 - En suivant la notion du "holding de base",**

Dans la pratique de l'entretien d'explicitation, nous avons souvent décrit le rôle de l'intervieweur comme celui d'un "contenant", et les interviewés s'expriment quelquefois comme n'ayant pas été assez contenu, assez accompagné. Un concept existe en psychologie clinique qui va dans ce sens celui de "holding" (issu, je crois, des travaux de Winnicott, et dont l'utilisation par F. Lesourd dans sa thèse a réactivé pour moi). Un témoignage qui pourrait alimenter encore le thème précédent, fait état du fait que se sentant peu ou mal accompagné par les relances de l'autre, qui lui semblait ne pas l'aider et ne pas prendre en compte ses besoins d'élucidations, il décide de s'autonomiser et de procéder à son propre guidage. Ce faisant, il témoigne de ce que la présence attentive de l'autre continue à l'aider, même s'il ne dit plus rien. D'où l'idée importante, que l'accompagnement par des relances appropriées, ou le soutien par une communication purement phatique et empathique, ne sont que des facettes du holding opéré par l'intervieweur vis-à-vis de l'interviewé, plus fondamentalement il y aurait un "holding de base" qui aurait sa propre efficacité et qui ne peut être supprimé sans que l'entretien s'interrompe, qui serait celui produit par le fait que l'intervieweur continue à faire attention à son interviewé, à l'écouter, à le suivre. Comment percevons nous ce holding de base en tant qu'interviewé, qu'est-ce que cela nous fait, qu'est-ce qui fait que cela nous apparaît nécessaire ? Qu'est-ce que c'est que recevoir l'attention de l'autre, de la sentir, de s'y prêter ou de s'y refuser ? En quoi nous soutient-il dans notre visée du passé, dans la verbalisation du contenu du ressouvenir ? Comment créer des conditions qui nous permettraient de mieux saisir et décrire ce phénomène ?

#### **7 - La verbalisation des expériences "non loquaces",**

Plusieurs d'entre nous ont évoqué le fait que le ressouvenir les mettait en contact avec des expériences "muettes" ou "silencieuses", au sens où aucun mot, aucun discours n'accompagne ce moment. En reprenant le vocabulaire de Pigué (Pigué 1975; Vermersch 1996) on peut nommer ces expériences, des expériences "non-loquaces". Que nous puissions témoigner d'avoir vécu ce type d'expérience ne semble pas poser de problèmes, même si certains théoriciens seraient prêts à nous dire que c'est impossible et que le langage est toujours déjà là. Mais le point qui nous a fait question est celui de la description de ces expériences, de leur verbalisation. D'une part, elles ne se présentent pas comme faciles à verbaliser, elles ont de l'ineffable, elles nous interpellent sur la possibilité même de trouver des mots qui s'ajustent à l'expérience vécue de manière non loquace. D'autre part, se pose la question de l'effet produit sur l'expérience (sur notre rapport à l'expérience), par le fait d'en changer la nature. Quelle est la modification apportée ? Comment est-ce que je sais que les mots utilisés sont adéquats à la saisie de l'expérience passée ? Comment puis-je m'assurer que de verbaliser ne dénature pas mon rapport à cette expérience ?

Un débat s'est engagé sur les différentes approches existant quant à la validation subjective de la description d'une expérience à l'origine non loquace. En particulier, j'ai cité les techniques du focusing développées par Gendlin (Gendlin 1984; Gendlin 1996; Gendlin 1997), qui recherche délibérément le "renversement sémantique" de Pigué (c'est moi qui le dit ainsi, dans la mesure où Gendlin ne connaît pas Pigué), en orientant l'attention vers la dimension non-loquace de l'expérience, c'est-à-dire pour lui "le sens corporel". Et il propose seulement après cette appréhension non loquace de rechercher le mot,

l'expression qui est en résonance avec ce sens corporel. L'adéquation de cette résonance étant elle-même appréciée de façon non loquace, par le fait que le sens corporel éveillé par la formulation du mot soit perçu comme juste.

### **8 - Orientation descriptive versus orientation de constitution du sens,**

L'entretien d'explicitation est conçue pour produire la verbalisation du déroulement d'un vécu, et particulièrement des actes qui s'y déroulent. Cependant, dans la verbalisation descriptive des vécus d'une rencontre particulière, dans le choix de se rapporter à telle situation plutôt que telle autre nous avons ressenti de la perplexité. Nous avons eu besoin de comprendre en quoi ce moment se redonnait à moi, pourquoi il me faisait signe (au moment même où je le qualifie "d'anodin"), pourquoi il fait écho à des événements passés, de quels sens est-il porteur, que je crois deviner mais qui n'accède pas encore à ma conscience réfléchie.

Bref, à certains moments, l'interviewé a plus envie de verbaliser, d'élaborer, le sens de ce qu'il a vécu, de faire des connexions, des associations avec d'autres moments en résonance, que de décrire plus longuement le vécu lui-même. Dans les cas dont on a entendu le témoignage, il faut dire aussi qu'il n'y avait pas de demande d'élucidation de la manière dont s'était accompli le vécu (comme c'est le cas par exemple quand on a fait un exercice et que l'on s'est trompé, ou que l'on a animé un stage et que l'on cherche à mieux cerner comment on a procédé). Le but se décalait, il ne s'agissait plus de décrire finement le vécu passé, mais dans le contact présentifiant du passé (sollicité et encouragé par la description, il est vrai) accéder au sens de ce moment, au sens pour mon identité, pour ressentir ce qui me touche et qui est important pour moi, pour me l'approprier comme étant mien.

Nous avons là une jolie bifurcation d'objectifs, entre rechercher l'intelligibilité du faire comme nous en avons l'habitude de façon basique en entretien d'explicitation et rechercher l'intelligibilité du vécu, le (les) sens de l'événement ou du moment auquel nous nous rapportons. Ce second objectif est plus fréquemment rencontré en psychothérapie dont il est un moment fort qui fait jouer un rôle important à la verbalisation dégageant, élaborant le sens (ce que ne font pas par exemple les thérapies provocatives émotionnelles). Ce que nous voyons ici, c'est que ce besoin d'élaboration du sens d'un vécu n'appartient pas nécessairement à la psychothérapie, par contre il appartient bien une direction de travail au-delà de l'entretien d'explicitation, plus tourné vers l'intervention et l'aide au changement.

A quel moment est-il pertinent de poursuivre la description du déroulement du vécu <sup>6</sup>? A quel moment bifurquer vers l'élaboration du sens ? Quelles compétences pour aider à l'élaboration du sens ? Quelle déontologie pour se permettre d'ouvrir et d'aider cette direction de travail ?

### **9- Paradoxes de l'adressage en entretien d'explicitation**

En rédigeant ces éléments de compte-rendu, je me rends compte que j'abouti à une contradiction ou à un paradoxe entre l'effet d'absorption et la sensibilité relationnelle. C'est-à-dire entre le point 1 du c-r, qui souligne le fait que l'interviewé se détache de son environnement et le point 2 et 3 qui analysent finement le sentiment d'être bien accompagné ainsi que les mouvements de confiance, de tolérance ou d'autonomie vis-à-vis de l'intervieweur qui eux amplifient la sensibilité relationnelle. Essayons de clarifier.

D'un côté, l'adressage propre à l'absorption se présente comme une modification forte de la relation à l'autre : je ne le vise plus pour produire des effets en retour qui sont une partie de mes intentions de communication dans les récits, comptes rendus, et autres déclamations (approbation, reconnaissance, signes d'intérêt). Le point important est que l'absorption dans l'évocation du passé supprime ou diminue pour une bonne part le rôle de la perception visuelle (décrochage du regard), et de ce fait, l'attention portée au regard, aux gestes et aux mimiques de l'autre. D'un autre côté, cette absorption, ne supprime pas la sensibilité relationnelle, comme la qualité de sa présence, la manifestation discrète de son intérêt (la fameuse hummologie), le holding de base que constitue le maintien de son attention vers l'interviewé, la qualité de son rythme d'accompagnement et l'ajustement de sa voix. La sensibilité relationnelle est basée sur d'autres perceptions que visuelles, par exemple tout ce qui est auditif, le ton

---

<sup>6</sup> Nadine Faingold me rappelle au sujet de ce thème qu'elle-même a beaucoup écrit pour préciser l'élaboration du sens dans des situations d'analyse de pratique et d'interventions cf. Faingold, N. (1998). "De l'explicitation des pratiques à la problématique de l'identité professionnelle." *Explicitier* 26: 17-20., Faingold, N. (2002). "De moments en moments, le décryptage du sens." *Explicitier* 48: 40-48., Faingold, N. (2002). "Situations problèmes, situations ressources en analyse de pratique." *Explicitier* 45., Faingold, N. (2004). "Explicitation, décryptage du sens, enjeux identitaires." *Education Permanente à paraître*.

de la voix, les retours phatiques, tout ce qui est du domaine des actes du "holding", rythme des relances, présence de l'attention de l'autre, ajustement au vocabulaire dans les reprises, contrat de communication, ainsi que l'ajustement des intentions de la visée de l'objectif de la verbalisation qui est poursuivi par l'entretien. Je serais tenté de dire que l'adressage qui s'accompagne d'absorption est basé sur un ajustement plus dans "l'intimité", plus dans la proximité que celui impliquant le contrôle visuel. Dans la situation de double tâche que vit un interviewé (vivre dans la présentification du passé, et suivre l'accompagnement et le guidage actuel), il me semble que la voix de l'autre peut plus facilement être intégrée à l'acte de présentification. Ce que la voix de l'intervieweur fait à l'autre est d'une part lié à son caractère empathique, phatique, et d'autre part au fait qu'elle oriente l'attention de l'interviewé vers le vécu passé. Cette orientation donne une focalisation qui exclut de la visée la voix elle-même, car elle est perçue dans sa fonction indexicale (ce à quoi elle renvoie) et non vers elle-même.

Je proposerais bien à la discussion la synthèse suivante :

Il me semble que je veux distinguer un contraste fait de deux cas de figures :

- le premier, le plus courant, dans la conversation, le récit, le compte-rendu, où en même temps que je parle je vérifie visuellement les effets obtenus sur les interlocuteurs, si cela les intéresse ou pas, s'ils m'approuvent ou pas, s'ils aiment ce que je dis ou pas (rires, sourires, hochement de tête). Une bonne partie de mon activité de communication est sous-tendue par le désir (l'intention) de faire effet sur les autres. Réciproquement ma communication s'appuie sur le fait que j'ai des signes en retour des autres, si nous sommes en interactions comme dans la conversation ou la discussion, que l'autre me laisse parler, qu'il me renvoie des questions ou des témoignages qui sont en relation avec ce dont je parle etc. Dans ma communication, je suis dépendant de l'autre, de son soutien.

- le second, plus rare, ou qui n'apparaît que dans des circonstances plus restrictives que le premier, dans lequel je parle de moi, en relation à ce que j'ai vécu, de ce que j'ai vécu, sur un mode qui tend à m'absorber en direction de mon monde intérieur (à la fois par l'évocation du passé et par le caractère intime, personnel -mon propre vécu, mon action, mes perceptions- de ce dont je parle). Dans ce cas, graduellement, ma communication ne vise plus à agir sur l'autre. Quoiqu'une partie de moi soit toujours soucieuse de plaire ou de faire effet sur l'autre. (Ainsi, quelqu'un me témoignait du fait que dans toute sa psychanalyse, dos tourné au praticien, il n'avait cessé de parler pour lui faire effet, mais était-il absorbé en lui-même ? Je ne crois pas). Dans ce second cas les moyens de la régulation de l'interaction se limitent du fait de la diminution ou de la disparition du canal visuel. Cependant, si je cherche moins à contrôler les effets de mon discours sur l'autre, je reste dépendant de son accompagnement. Dans la mesure où le canal de prise d'information distant (visuel) n'est pas ou peu disponible les canaux plus intimes (écoute, sentiment de présence, rythme, congruence, prévenance) prennent la place et jouent un rôle déterminant.

Au final, ce n'est pas à une contradiction que nous aboutissons, mais à la reconnaissance que dans tous les cas de figures d'interaction verbale le locuteur est dépendant de ce qu'il perçoit de la réception par l'autre de ce qu'il a dit. Mais au moment où il se détache de la visée directe des effets de sa communication pour s'absorber en lui-même, il est encore plus dépendant de l'autre pour pouvoir continuer à s'absorber ainsi. En particulier, il ne peut rester absorbé, qu'à condition que l'autre ne le dérange pas par ce qu'il exprime en retour, par ce qu'il manifeste dans son écoute, même silencieuse. Une bonne partie des compétences qu'un intervieweur a développée repose sur le fait d'avoir supprimé, gommé, des comportements, des formulations, des formes de guidage qui au lieu d'aider l'interviewé le gênaient, voir le dérangeait, dans la mesure où ils éveillaient des visées attentionnelles qui portaient sur l'intervieweur et non plus sur le vécu passé en cours d'évocation. Dans la mesure où l'acte d'évocation est conditionné par une absorption dans son propre vécu, la dépendance à l'autre est d'autant plus forte que cette absorption repose sur un lâcher prise du contrôle habituel de la relation par le canal visuel. Quand la qualité de l'accompagnement n'assure plus le holding nécessaire à la poursuite de l'évocation, alors, soit l'interviewé revient au mode de verbalisation conversationnel habituel (à moins qu'il ne fasse un cours à l'autre !) et la position de parole incarnée est perdue en même temps que l'évocation disparaît, soit l'interviewé est lui-même un expert de l'évocation par sa pratique de l'entretien d'explicitation et se prends lui-même en charge en s'autonomisant.

Paradoxalement, quand je vise l'autre délibérément dans ma communication, je suis moins dépendant de lui pour conserver mon activité de communication, que lorsque je ne le vise pas directement. Une activité à dominante externe se poursuit plus facilement par le contrôle externe, une activité à domi-

nante interne est plus fragile aux perturbations externe et plus sensible à la qualité congruente de cette activité externe qui l'accompagne.

J'ai conscience que cette analyse n'est qu'ébauchée. Elle me paraît intéressante à poursuivre à travers une co-construction avec vous. Qu'en pensez-vous ?

### **10 - Conclusions**

Non, ce ne sont pas des conclusions, tout au plus des commentaires de ce compte rendu partiel probablement partiel.

Tout d'abord ce compte rendu manifeste assez clairement que la mise en relation entre l'intersubjectivité et le ressouvenir n'est qu'à peine esquissé. Il me semble que nous avons plus avancé cette année sur le premier point, quoique les tentatives de modélisation du groupe II aillent plus vers cette connexion. J'espère bien que nous disposerons de textes sur ces modélisations dans les numéros d'*Expliciter* à venir.

Pour ceux qui n'étaient pas présents à Saint Eble, ou pour ceux qui découvrent ce texte sans participer au GREX, il est clair qu'un compte-rendu est toujours partiel et fera probablement plus signe aux présents. Mais il me semble que c'est la vocation de ce journal que de faire état d'échanges encore inaboutis, imparfaitement formulés, ouverts à la discussion.

### **Bibliographie**

- Husserl, E. (1950). *Idées directrices pour une phénoménologie*. Paris, Gallimard.
- Husserl, E. (1998). *De la synthèse passive*. Grenoble, Jérôme Millon.
- Petitmengin, C. (2001). *L'expérience intuitive*. Paris, L'Harmattan.
- Vermersch, P. (2001). "Dynamique attentionnelle et lecture-partition." *Expliciter*(41): 18-27.
- Vermersch, P. (2002). "La prise en compte de la dynamique attentionnelle : éléments théoriques." *Expliciter*(43): 27-39.
- Faingold, N. (1998). "De l'explicitation des pratiques à la problématique de l'identité professionnelle." *Expliciter* 26: 17-20.
- Faingold, N. (2002). "De moments en moments, le décryptage du sens." *Expliciter* 48: 40-48.
- Faingold, N. (2002). "Situations problèmes, situations ressources en analyse de pratique." *Expliciter* 45.
- Faingold, N. (2004). "Explicitation, décryptage du sens, enjeux identitaires." *Education Permanente à paraître*.
- Gendlin, E. (1997). *Experiencing and the Creation of Meaning*, Northwestern University Press.
- Gendlin, E. T. (1984). *Focusing au centre de soi*. Québec, Le Jour éditeur.
- Gendlin, E. T. (1996). *Focusing-Oriented Psychotherapy. A Manual of the Experiential Method*. New York, The Guilford Press.
- Hall, T. (1959). *Le langage silencieux*. Paris, Editions du seuil.
- Husserl, E. (1950). *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard.
- Husserl, E. (1998). *De la synthèse passive*. Grenoble, Jérôme Millon.
- Petitmengin, C. (2001). *L'expérience intuitive*. Paris, L'Harmattan.
- Piguet, J.-C. (1975). *La connaissance de l'individuel et la logique du réalisme*. Neuchâtel, A la Baconnière.
- Vermersch, P. (1996). "Avez-vous lu Piguet?" *Expliciter* 13(12-16).
- Vermersch, P. (2001). "Dynamique attentionnelle et lecture-partition." *Expliciter*(41): 18-27.
- Vermersch, P. (2002). "La prise en compte de la dynamique attentionnelle : éléments théoriques." *Expliciter*(43): 27-39.
- Vermersch, P. (2004). "Modèle de la mémoire chez Husserl. 1/ Pourquoi Husserl s'intéresse-t-il tant au ressouvenir." *Expliciter* 53: 1-14.
- Vermersch, P. (2004). "Modèle de la mémoire chez Husserl. 2/ La rétention." *Expliciter*(54): 22-28.
- Vermersch, P., N. Faingold, C. Martinez, C. Marty, M. Maurel, (2003). "Etude de l'effet des relances en situation d'entretien." *Expliciter*(49): 1-30.